

Franz Kafka

À Milena

Traduction de l'allemand et introduction
par Robert Kahn

Postface de Léa Veinstein

NOUS

MMXXI



Introduction

On pourrait intituler le recueil des lettres que Franz Kafka a envoyées à Milena Jesenská « Vaine tentative d'évasion des Plombs », pour reprendre l'anecdote célèbre sur Casanova et les geôles de Venise que Kafka raconte dans une de ces lettres. Les préliminaires et le déroulement de cette « tentative » constituent une œuvre littéraire aussi importante que les autres textes de leur auteur.

On sait que Kafka a rencontré Milena à Prague, au café Arco, sans doute en septembre 1919. Après cette rencontre, la jeune femme lui a rapidement proposé de traduire en tchèque le premier chapitre, « Der Heizer » — « Le Chauffeur » — de ce qui allait devenir *L'Américain*¹. Un rapport flatteur s'installe donc d'emblée entre cet auteur juif pragois certes connu des milieux littéraires de sa ville natale mais qui n'occupe encore qu'une position marginale, et cette jeune femme de 24 ans si séduisante : « elle est un feu vivant comme je n'en ai encore jamais vu² », écrit-il plus tard à Max Brod. Milena va en effet devenir sa voix en tchèque, son « double » en quelque sorte, grâce à ce mécanisme transférentiel qu'est la traduction, qui exige une sorte de fusion-incarnation. Milena Jesenská, lorsqu'elle rencontre cet homme grand, mince, élégant, est une « figure » locale : fille d'un professeur de stomatologie célèbre à Prague, ayant perdu sa mère très jeune, elle a été élève du « Minerva », le premier lycée de jeunes filles de Bohême, et s'est retrouvée au centre d'un certain nombre de scandales. Elle a été internée dans un asile psychiatrique pendant six mois à la demande de son père, à la suite d'une aventure avec un employé de banque juif d'une dizaine d'années plus âgé, pilier des cafés de Prague et séducteur impénitent, Ernst Pollak, une

connaissance de Kafka. Son père accepte qu'elle l'épouse à condition qu'ils s'installent tous deux à Vienne³. Kafka est en congé à Merano, dans le Tyrol méridional, lorsqu'il reçoit la première lettre de Milena. Malade de la tuberculose depuis 1917, il est fiancé avec une jeune pragoise, Julie Wohryzek, après avoir rompu définitivement avec Felice Bauer. Dans la relation épistolaire avec sa traductrice il va passer très vite de « Chère Madame Milena » à « Milena » puis à « Toi » : c'est une relation passionnelle, qui s'instaure entre des correspondants qui ne se sont vus qu'une seule fois. Il s'agit sans doute de la relation amoureuse la plus importante de la vie de Franz Kafka⁴. Milena a deux particularités essentielles : elle n'est pas juive, ce qui sera largement problématisé dans la correspondance, et c'est une intellectuelle qui est au début de sa carrière de journaliste et de femme de lettres. Elle a su reconnaître immédiatement le génie de Kafka, puisqu'elle lui a proposé de le traduire. (Felice était assez peu réceptive à la prose étrange de son étrange fiancé.) Milena va donc être pour Kafka l'incarnation de tous les fantasmes de reconnaissance par l'autre, mais selon cette modalité si particulière qu'il a déjà expérimentée de la présence-absence que permettent la pratique épistolaire et la technologie des moyens de communication : poste, télégraphe, téléphone, au début du XX^e siècle. Ce que la critique appelle le « *Schriftverkehr*⁵ » — « le trafic épistolaire ». 149 lettres et cartes postales de Franz Kafka à Milena Jesenská ont été conservées. 140 d'entre elles ont été écrites pendant une période d'environ dix mois, au rythme parfois de plusieurs par jour, de mars à décembre 1920, les dernières datent de 1922 et 1923. Aucune des lettres de Milena ne nous est hélas parvenue, soit qu'elles aient été brûlées par leur destinataire, soit qu'elles aient disparu lors de l'entrée des troupes allemandes à Prague en mars 1939.

Le lecteur n'a cependant jamais l'impression d'un monologue, car un grand nombre de passages renvoient explicitement au contenu

des lettres de Milena, que l'on peut ainsi deviner. Il est certain que le « trafic épistolaire » a été très tôt configuré, à l'initiative de Milena, en un « trafic amoureux ». Il s'agit certes d'un « amour de loin », entre Merano, Prague, Vienne et Saint Gilgen⁶, mais qui est le grand événement de la vie de Kafka en cette année 1920. Les « amants » ne se sont rencontrés que deux fois cette année-là, à Vienne du 29 juin au 4 juillet, et quelques heures seulement à Gmünd, gare frontière entre l'Autriche et la Tchécoslovaquie, du 14 au 15 août. On sait que Kafka préférait de loin l'écriture à la vie : « Ne dites pas que deux heures de vie valent vraiment plus que deux pages d'écriture, l'écriture est plus pauvre mais plus claire⁷ ». La lettre est en effet pour lui la pure présence de l'autre aimée, *in absentia*, donc libérée de toute scorie. Quant à sa propre lettre, elle est pour Franz Kafka ce qui lui permet de s'ouvrir à l'autre, cette autre dont le visage et le corps ne sont pas pour lui que « du papier à lettres écrit », comme le lui reproche Milena. Mais celle-ci a peur, comme elle l'écrira plus tard à Max Brod, de « l'ascèse » qu'aurait signifiée la vie quotidienne avec l'écrivain Kafka. Alors que pour celui-ci, quand il écrit à cette femme aimée, elle est vraiment dans la pièce, ou alors c'est lui qui est dans sa chambre à elle de la Lerchenfelderstrasse à Vienne. Au-delà de la fonction habituelle de « donner des nouvelles », l'espace de la lettre est un espace de protection et de projection qui lui permet en certaines occasions, grâce à l'interlocutrice, d'explorer de la manière la plus précise les limites de sa propre conscience, exactement comme le fait l'animal du « Terrier ». Il n'y a pas, de ce point de vue, de différence de qualité littéraire entre les notations du « Journal », les textes de fiction (qui ont les mêmes supports matériels d'écriture, les fameux cahiers « in-quarto » et « in-octavo »⁸) et les lettres, en particulier celles envoyées à la « bien-aimée lointaine » que fut Milena. Une preuve en est qu'en 1921, après la fin de la correspondance active avec elle, Kafka confiera à Milena la « Lettre au père » et ses « Journaux ».

Le mot-clé de l'auto-exploration que permet la lettre, et particulièrement celle à Milena, est « *Angst* », mot polysémique que l'on ne peut rendre qu'approximativement par « la peur ». Quelle est cette « peur » ? La sexualité, sans aucun doute, mais c'est une réponse trop facile, comme « l'angoisse de mort », trop naturelle pour un homme qui se sait gravement malade des poumons à une époque où il n'y a pas d'antibiotiques. La peur qui a régné en maîtresse sur la vie de Franz Kafka est totale, c'est celle de l'animal du « Terrier » et de Joseph K. Peur d'être au monde, une peur que l'on pourrait qualifier de « gnostique ». Kafka, dans une lettre à Milena, se qualifie lui-même d'expert en « péché originel ». Cela reste de toute façon son secret, même vis-à-vis de lui-même. Milena croit qu'au moins pendant quelques jours elle l'a aidé à vaincre cette peur : « Ce qu'est sa peur, je le sais jusqu'au plus profond de mes nerfs. Elle a toujours existé, bien avant moi, tant qu'il ne me connaissait pas. J'ai connu sa peur plutôt que je ne l'ai connu, lui. Je me suis blindée contre elle, parce que je l'ai comprise. Pendant les quatre jours pendant lesquels Frank⁹ était à mes côtés, il l'a perdue. Nous nous sommes moqués d'elle¹⁰ » — écrit-elle à Max Brod. Mais cet instant magique n'a pas pu durer. L'écriture de ces lettres reflète la lutte continuelle contre « la peur », lutte menée avec des armes littéraires qui sont les mêmes que celles utilisées dans les textes de fiction : anecdotes (sur Dostoïevski, Casanova, Heine...) paraboles, hypotyposes. L'une des figures tutélaires qui veille sur les lettres est celle du « Pauvre musicien¹¹ » de Franz Grillparzer, cet écrivain viennois que Kafka aimait beaucoup et dont la statue orne un parc où lui et Milena se sont promenés en ces jours de début juillet 1920. L'écrivain porte le même prénom, et le personnage de ce court récit, qui a inspiré directement le dernier texte, « Joséphine la cantatrice », a souffert d'un père indifférent, voire hostile, a toute sa vie été relégué à des tâches inférieures, a joué du violon selon une conception artistique qu'il n'a jamais réussi à

Cette édition respecte la ponctuation et, parfois, l'absence de ponctuation des lettres de Kafka, ainsi que leurs interruptions et singularités graphiques.

Merano, probablement mars 1920

Chère Madame Milena, vous peinez sur la traduction au milieu du trouble monde viennois. C'est, d'une certaine manière, émouvant et honteux pour moi. Vous devriez déjà avoir reçu une lettre de Wolff¹, il m'a en tout cas écrit il y a déjà longtemps à propos d'une telle lettre. Je n'ai pas écrit une nouvelle intitulée : « Assassin », qui aurait été annoncée dans un catalogue, c'est un malentendu ; mais comme elle est censée être la meilleure, alors c'est peut-être exact en fin de compte.

Depuis votre dernière et avant-dernière lettre inquiétude et souci semblent vous avoir quittée pour de bon, cela vaut sans doute aussi pour votre mari, comme je vous le souhaite à tous les deux ! Je me souviens d'un dimanche après-midi il y a des années, je me glissais le long des façades du quai de l'empereur François et j'ai rencontré votre mari, qui venait vers moi et était dans un aussi piteux état, deux experts en migraine, chacun à sa manière. Avons-nous cheminé ensemble un moment ou nous sommes-nous juste croisés, je ne sais plus, la différence entre ces deux possibilités ne devait pas être bien grande. Mais c'est du passé et cela doit rester profondément passé. Est-ce beau chez vous à la maison ?

Salutations les plus cordiales

Votre Kafka

Merano, 12 avril 1920, lundi

Merano-Untermals, Pension Ottoburg

Chère Madame Milena,

La pluie qui a duré pendant deux jours et une nuit vient tout juste de s'arrêter, sans doute provisoirement, mais c'est tout de même un événement digne d'être célébré, ce que je fais en vous écrivant. D'ailleurs la pluie elle-même était supportable, car c'est l'étranger ici, certes un étranger en petit, mais qui réjouit le cœur. Vous-même, si mon impression était juste, (une petite entrevue unique et à demi muette ne veut visiblement pas s'effacer de la mémoire), vous vous êtes réjouie de Vienne l'étrangère, sans doute est-elle devenue trouble plus tard à cause des circonstances générales, mais l'étranger vous réjouit-il en lui-même ? (Ce qui serait peut-être d'ailleurs un mauvais signe et ne doit pas être.)

Je vis très bien ici, le corps périssable ne pourrait guère supporter plus de sollicitude, le balcon de ma chambre plonge dans un jardin, noyé, englouti par des arbustes en fleurs (curieuse végétation ici, par un temps qui à Prague gèle presque les mares, les fleurs s'ouvrent lentement devant mon balcon), il est exposé au plein soleil (en tout cas au plein ciel, bien nuageux comme depuis presque toute la semaine), des lézards et des oiseaux, paires mal assorties, me rendent visite : j'aimerais tant vous proposer Merano, vous avez une fois écrit sur l'impossibilité de respirer, sens propre et sens figuré y sont très proches et tous deux pourraient devenir un peu plus aisés ici.

Avec mes salutations les plus cordiales.

Votre
F Kafka

Merano, probablement fin avril 1920

Merano-Untermals, Pension Ottoburg

Chère Madame Milena,

Je vous ai écrit un billet de Prague, puis de Merano. Je n'ai reçu aucune réponse. Il est vrai que les billets ne nécessitaient pas une réponse particulièrement rapide et si votre silence n'est rien d'autre que le signe d'un relatif bien-être, qui s'exprime souvent par le rejet de l'écriture, alors je suis très content. Mais il est aussi possible — c'est pour cela que je vous écris — que j'aie pu vous blesser de quelque façon dans mes billets (quelle main grossière, contre mon gré, que la mienne, si cela s'était passé ainsi) ou même, ce qui serait encore bien pire, que le moment de respiration tranquille, évoqué dans votre lettre, soit déjà passé et qu'un temps mauvais soit revenu pour vous. Quant à la première possibilité je ne sais pas quoi en dire, tant c'est loin de moi, tant je souhaite tout le contraire, quant à la seconde possibilité je ne donne pas de conseil — comment pourrais-je conseiller ? — mais je vous demande simplement : pourquoi ne quittez-vous pas un peu Vienne ? Vous n'êtes pas sans patrie comme d'autres gens. Un séjour en Bohême ne vous donnerait-il pas de nouvelles forces ? Et si, pour quelques raisons que je ne connais pas, vous ne souhaitez pas venir en Bohême, alors ailleurs, peut-être que même Merano conviendrait. La connaissez-vous ?

J'attends donc deux choses. Ou la continuation du silence, ce qui signifie : « Pas de soucis, tout va bien pour moi ». Ou quelques lignes.

Très cordialement Kafka

Je me rends compte que je ne parviens à me souvenir d'aucun détail précis de votre visage. La façon dont vous êtes sortie du café en passant entre les tables, votre silhouette, votre vêtement, cela je le vois encore.

Merano, vers le 5 mai 1920, mercredi

Donc le poumon. J'ai tourné et retourné cela dans ma tête toute la journée, je ne pouvais penser à rien d'autre. Ce n'est pas que la maladie m'effraierait beaucoup, probablement, je l'espère, n'est-elle apparue que doucement chez vous — comme vos observations semblent l'indiquer — et même une vraie maladie pulmonaire (la moitié de l'Europe de l'Ouest a des poumons plus ou moins abîmés) telle que je la connais chez moi depuis trois ans, m'a apporté plus de bien que de mal. Il y a environ trois ans cela a commencé chez moi par un crachement de sang au milieu de la nuit. Je me suis levé, excité comme on l'est devant tout ce qui est nouveau (au lieu de rester allongé, comme j'appris plus tard qu'il était conseillé de le faire), bien sûr aussi un peu effrayé, je suis allé à la fenêtre, je me suis penché au-dehors, je suis allé au lavabo, j'ai marché dans la chambre, je me suis assis sur le lit — toujours du sang. Mais je n'étais pas du tout malheureux, car j'ai compris progressivement pour une certaine raison, que, pour la première fois depuis trois ou quatre années presque sans sommeil, et pour peu que l'hémorragie cesse, j'allais dormir. Cela cessa d'ailleurs (et n'est plus revenu depuis) et je dormis le reste de la nuit. Le matin la femme de ménage arriva (j'avais à l'époque un logement au palais Schönborn), une brave fille, très dévouée, mais aussi très objective, elle vit le sang et dit : « Pane doktore, s Vámi to dlouho nepotrva². » Mais je me sentais mieux que d'habitude, je suis allé au bureau et

j'ai attendu l'après-midi pour voir le médecin. La suite de l'histoire est sans intérêt. Ce n'est pas votre maladie qui m'a effrayé, (d'autant moins que je ne cesse de m'y immiscer, de travailler mes souvenirs et de reconnaître au-delà de votre délicatesse une quasi-fraîcheur paysanne et de constater : non, vous n'êtes pas malade, c'est un avertissement mais pas une maladie du poumon), ce n'est donc pas cela qui m'a effrayé, mais la pensée de ce qui a dû précéder cet incident. Ici je commence par exclure ce qui se trouve par ailleurs dans votre lettre : pas un heller³ — thé et pomme — tous les jours de 2 à 8 — ce sont des choses que je ne peux pas comprendre, apparemment on ne peut vraiment les expliquer qu'oralement. Et donc je les exclus maintenant (seulement dans la lettre, certes, car on ne peut pas l'oublier) et je ne pense qu'à l'explication que j'avais trouvée pour la maladie dans mon cas, et qui vaut pour bien des cas. C'en était arrivé au point que le cerveau ne pouvait plus supporter les soucis et les douleurs qu'il subissait. Il dit : « j'abandonne; mais s'il y a quelqu'un ici qui tient encore à la conservation du tout, qu'il me soulage d'une partie de ma charge et cela ira encore un moment ». Alors le poumon se manifesta, il n'avait vraiment pas grand-chose à perdre. Ces négociations entre cerveau et poumon, qui se déroulaient à mon insu, ont dû être effroyables.

Et qu'allez-vous faire maintenant? Ce n'est probablement rien, si l'on vous protège un peu. Que l'on doive un peu vous protéger, c'est quand même évident pour tous ceux qui tiennent à vous, tout le reste doit s'effacer. Serait-ce là une libération? J'ai dit oui, — non, je ne veux pas plaisanter, je ne suis pas du tout gai et je ne le deviendrai pas avant que vous ne m'ayez écrit comment vous réorganisez votre mode de vie sur une base plus saine. Pourquoi vous ne quittez pas un peu Vienne, je ne vous le demande plus après votre dernière lettre, je le comprends maintenant, mais même tout près de Vienne il y a de beaux endroits et beaucoup de possibilités de prendre soin de

vous. Je n'écris aujourd'hui à propos de rien d'autre, il n'y a rien de plus important que j'aurais à exposer. Tout le reste demain, même le remerciement pour la revue, qui me touche et me fait honte, m'attriste et me réjouit. Non, encore cela aujourd'hui : si vous perdez encore une minute de sommeil pour traduire, alors c'est comme si vous me maudissiez. Car si un jour l'affaire passe en justice, on n'aura pas besoin de longues investigations : il suffira d'établir ce fait : il lui a volé son sommeil. Je serai ainsi jugé, en toute équité. Donc je me bats pour moi, en vous priant de ne plus le faire.

Votre FranzK.

Merano, vers le 6 mai 1920, jeudi

Chère Madame Milena, je voudrais vous parler aujourd'hui d'autre chose, mais cela ne marche pas. Non que je ne prenne cela au sérieux ; si je le faisais, j'écrirais autrement, mais il devrait y avoir à tel ou tel endroit, quelque part dans le jardin, une chaise longue qui vous attende un peu à l'ombre, avec une dizaine de verres de lait à portée de votre main. Cela pourrait aussi être à Vienne, surtout maintenant en été, mais sans faim et sans inquiétude. Est-ce impossible ? Et n'y a-t-il personne qui puisse le rendre possible ? Et que dit le docteur ?

Quand j'ai sorti la revue⁴ de la grande enveloppe j'ai été presque déçu. Je voulais vous entendre et non la voix trop connue sortie du vieux tombeau. Pourquoi s'est-elle immiscée entre nous deux ? Jusqu'à ce que je réalise qu'elle a aussi servi d'intermédiaire. Au reste je ne parviens pas à comprendre que vous vous soyez donnée une telle peine, et je trouve très émouvante la fidélité avec laquelle vous

l'avez fait, les petites phrases l'une après l'autre, une fidélité dont je n'avais pas soupçonné dans la langue tchèque la possibilité et cette belle évidence naturelle, dont vous faites preuve. L'allemand et le tchèque, si proches? Quoi qu'il en soit, c'est en tout cas une mauvaise histoire, profondément mauvaise, je pourrais vous le montrer presque ligne par ligne, chère Madame Milena, avec une très grande facilité, mais la répugnance à le faire serait encore un peu plus forte que la démonstration. Que vous aimiez cette histoire lui donne bien sûr de la valeur, mais trouble un peu mon image du monde. Plus un mot là-dessus. Wolff va vous envoyer *Le Médecin de campagne*, je lui ai écrit.

Je comprends bien sûr le tchèque. Je voulais vous demander déjà plusieurs fois pourquoi vous n'écriviez pas en tchèque. Ce n'est bien sûr pas parce que vous ne maîtrisiez pas l'allemand. Vous le maîtrisez le plus souvent étonnamment bien et quand pour une fois vous ne le maîtrisez pas, il s'incline devant vous de son plein gré, c'est alors particulièrement beau; en effet un Allemand n'ose pas en espérer autant de sa langue, il n'ose pas écrire de manière si personnelle. Mais j'aurais voulu vous lire en tchèque, parce que vous lui appartenez, ce n'est vraiment que là que se trouve Milena toute entière (la traduction le confirme), sinon ici ce n'est que celle de Vienne ou qui se prépare pour Vienne. Donc en tchèque, s'il vous plaît. Et aussi les feuilletons, que vous mentionnez. Peu importe qu'ils soient misérables, vous-même avez lu cette misérable histoire, jusqu'où? je ne sais pas. Peut-être le pourrai-je aussi, mais si je ne devais pas pouvoir les lire, alors je resterai bloqué sur le premier préjugé très favorable.

Vous m'interrogez sur mes fiançailles. J'ai été fiancé deux fois⁵ (trois fois si l'on veut, en fait deux fois avec la même jeune fille), donc je n'ai été trois fois éloigné du mariage que de quelques jours. Les premières sont totalement passées (il y a là déjà un nouveau

mariage et aussi un petit garçon, m'a-t-on dit), les secondes existent toujours, mais sans aucune perspective de mariage, donc en fait n'existent plus ou plutôt mènent une existence indépendante, aux dépens des humains. Dans l'ensemble j'ai trouvé, ici et ailleurs, que les hommes souffrent peut-être plus, ou si l'on préfère le voir ainsi, qu'ils ont ici moins de capacité de résistance, mais que les femmes souffrent toujours sans culpabilité, en fait ce n'est pas qu'elles « n'y peuvent rien », mais c'est à prendre au sens propre, ce qui sans doute finalement aboutit au « elles n'y peuvent rien ». De toute façon la réflexion sur ces choses n'apporte rien. C'est comme si l'on voulait s'efforcer de briser une seule des marmites de l'enfer, premièrement on échoue, et deuxièmement, si on réussit, on est consumé par la masse embrasée qui s'en échappe, mais l'enfer reste intact dans sa magnificence. Il faut commencer autrement.

En tout cas d'abord s'allonger dans un jardin et tirer de la maladie, surtout si elle n'en est pas vraiment une, le plus de douceurs possibles. Il y a là beaucoup de douceurs.

Votre FranzK.

Merano, vers le 12 mai 1920, mercredi

Chère Madame Milena (oui, cette suscription devient gênante, mais c'est dans le monde incertain l'une de ces poignées auxquelles les malades peuvent s'accrocher, et le fait qu'elles deviennent gênantes n'est certainement pas une preuve de guérison) je n'ai jamais vécu parmi le peuple allemand, l'allemand est ma langue maternelle et donc il m'est naturel, mais le tchèque me tient bien plus à cœur, ce qui fait que votre lettre déchire beaucoup d'incertitudes, je vous vois

plus distinctement, les mouvements du corps, des mains, si rapides, si décidés, c'est presque une rencontre, cependant lorsque je veux lever les yeux jusqu'à votre visage, le feu flambe au fil de la lettre — quelle histoire ! et je ne vois plus que du feu.

Il pourrait être tentant de croire à la loi de votre vie telle que vous la posez. Il va de soi que vous ne vouliez pas être plainte à cause de la loi à laquelle vous êtes soi-disant soumise, car le déploiement de la loi n'est que pure arrogance et orgueil (já jsem ten který plati⁶), les preuves que vous avez données en faveur de la loi ne peuvent d'ailleurs être discutées davantage, on ne peut que vous baiser la main en silence. En ce qui me concerne, je crois bien sûr à votre loi, mais je ne crois pas qu'elle vous désigne et règne de manière si purement cruelle pour toujours sur votre vie, c'est bien un enseignement, mais un enseignement sur le chemin et le chemin est infini.

Mais cela n'a aucune influence sur la raison terrestrement limitée d'un homme épouvanté de vous voir vivre dans ce fourneau surchauffé. Je voudrais pour une fois ne parler que de moi. Si l'on considère tout cela comme un travail scolaire, vous aviez par rapport à moi trois possibilités. Vous auriez pu, par exemple, ne rien me dire de vous du tout, vous m'auriez alors privé du bonheur de vous connaître, et, ce qui est encore plus grand que le bonheur, de m'y éprouver moi-même. Ainsi vous n'aviez pas le droit de le renfermer. Vous auriez pu aussi me dissimuler ou enjoliver bien des choses, vous le pourriez encore, mais cela, dans la situation actuelle, je le sentirais, même si je ne disais rien, et cela me ferait deux fois plus mal. Et donc vous n'en avez pas non plus le droit. Il ne reste qu'une troisième possibilité : chercher à se sauver un peu soi-même. Vos lettres montrent une petite possibilité. J'y lis souvent du calme et de la fermeté, mais aussi souvent autre chose et même, pour finir : *reelní hruza*⁷

Ce que vous dites de votre santé (la mienne est bonne, seul mon sommeil est difficile à cause de l'air de la montagne) ne me suffit pas. Je ne trouve pas le diagnostic du médecin très encourageant, ou plutôt il n'est ni bon ni mauvais, seul votre comportement peut décider de la signification à lui donner. Bien sûr, les médecins sont bêtes, ou plutôt ils ne sont pas plus bêtes que d'autres humains, mais leurs prétentions sont ridicules, en tout cas il faut compter avec ce fait qu'à partir du moment où on fait appel à eux, ils deviennent de plus en plus bêtes et ce que le médecin demande en ce moment n'est ni très bête ni impossible. Il est impossible que vous deveniez vraiment malade et cette impossibilité doit perdurer. En quoi votre vie a-t-elle changé depuis vous avez parlé au médecin — c'est la question essentielle.

Encore d'autres, annexes, que vous pourriez m'autoriser : pourquoi et depuis quand êtes-vous sans argent ? Êtes-vous en relation avec votre famille ? (je pense que oui, puisque vous m'avez une fois indiqué une adresse d'où vous venaient régulièrement des colis, cela a-t-il cessé ?) Pourquoi, comme vous l'écrivez, aviez-vous fréquenté autrefois beaucoup de gens à Vienne et plus personne maintenant ?

Vous ne voulez pas m'envoyer vos feuillets, vous ne croyez pas que je puisse assigner à ces feuillets leur vraie place dans l'image que je me fais de vous. Bien, donc je suis fâché contre vous sur ce point, ce qui n'est d'ailleurs pas un malheur, car il vaut bien mieux pour l'équilibre de la balance qu'il y ait un peu de fâcherie pour vous dans un coin du cœur.

Votre FranzK

Merano, vers le 13 mai 1920, jeudi

Chère Madame Milena,

Tout d'abord, afin que vous ne le lisiez pas malgré moi dans ma lettre : je suis en proie depuis environ 14 jours à une insomnie de plus en plus forte, par principe je ne la prends pas au sérieux, de tels moments arrivent et repartent et ont toujours telles ou telles causes (d'après le Baedeker cela pourrait aussi être, de manière ridicule, l'air de Merano), il y en a plus qu'il n'en faut, et même si ces causes sont parfois invisibles elles vous rendent lourd comme une bûche et en même temps agité comme un animal de la forêt.

Mais j'ai une satisfaction. Vous avez bien dormi, certes encore « curieusement », hier fut encore, certes, une journée « dans le brouillard », mais vous avez bien dormi. Quand le sommeil s'éloigne de moi la nuit, je connais son chemin et je l'accepte. Il serait de toute façon stupide de se révolter, le sommeil est l'être le plus innocent et l'insomniaque est le plus coupable.

Et c'est cet être insomniaque que vous remerciez dans votre dernière lettre. Si un étranger sans connaissance de la chose lisait cela, il penserait : « Quel homme ! Dans cette affaire il semble avoir déplacé des montagnes ». Alors qu'en réalité il n'a rien fait du tout, n'a pas bougé un doigt (si ce n'est le doigt qui écrit), il se nourrit de lait et de bonnes choses, sans avoir toujours sous les yeux (souvent pourtant) « du thé et des pommes », pour le reste il laisse les choses aller leur cours et les montagnes à leur place. Connaissez-vous l'histoire du premier succès de Dostoïevski ? C'est une histoire qui réunit beaucoup de choses, et que je ne cite d'ailleurs que pour la commodité du nom célèbre, car une histoire venue du voisinage ou même d'encore plus près aurait la même importance. En fait je ne connais plus l'histoire qu'imparfaitement, surtout les noms. Dostoïevski écrivait son premier roman *Les pauvres gens*, il logeait à l'époque avec un ami

littérateur, Grigoriev. Celui-ci a certes vu pendant des mois s'amonceler sur la table les pages écrites, mais il ne reçut le manuscrit que lorsque le roman fut terminé. Il le lut, s'enthousiasma, et, sans en dire un mot à Dostoïevski, il l'apporta au plus célèbre critique de l'époque, Nekrassov. La nuit suivante à trois heures du matin on sonne à la porte de Dostoïevski. C'est Grigoriev et Nekrassov, ils se précipitent dans la chambre, étreignent et embrassent Dostoïevski, Nekrassov, qui ne le connaissait pas jusqu'alors, l'appelle « l'espoir de la Russie », ils passent une ou deux heures en conversation, surtout à propos du roman, ils ne prennent congé qu'au petit matin. Dostoïevski, qui a toujours dit que cette nuit fut la plus heureuse de sa vie, se penche par la fenêtre, les suit du regard, ne peut se maîtriser et commence à pleurer. Son sentiment dominant, qu'il a décrit je ne sais plus où, était à peu près : « Ces hommes magnifiques ! Comme ils sont bons et nobles ! Et comme je suis indigne ! S'ils pouvaient voir en moi ! Si je le leur disais, ils ne le croiraient pas ». Que Dostoïevski ait ensuite voulu rivaliser avec eux en générosité, ce n'est qu'une enjolivure, le dernier mot réservé à l'invincible jeunesse, elle n'appartient plus à mon histoire, laquelle est donc terminée. Avez-vous remarqué, chère Madame Milena, le côté mystérieux de cette histoire, inaccessible à la compréhension ? Je crois que c'est ceci : Grigoriev et Nekrassov n'étaient certainement pas plus nobles que Dostoïevski, autant que l'on puisse en parler en général, mais laissez de côté le point de vue général, que Dostoïevski lui-même ne souhaitait pas en cette nuit, et qui ne sert à rien pour un cas particulier, n'écoutez que Dostoïevski et vous serez convaincue que Grigoriev et Nekrassov étaient vraiment magnifiques, que Dostoïevski était impur, totalement indigne, qu'il ne parviendrait jamais à seulement se rapprocher d'eux, et qu'il ne saurait jamais être question de rembourser leur bienfaisance immense et imméritée. On les voit comme par la fenêtre, s'éloignant et signifiant ainsi qu'ils sont hors de portée. — Hélas la signification de cette

histoire est effacée par le grand nom de Dostoïevski. Où m'a mené mon insomnie? Certainement à rien qui ne soit très bien intentionné.

Votre FranzK

Merano, vers le 19 mai 1920, mercredi

Chère Madame Milena quelques mots seulement, je vous écrirai certainement de nouveau demain, aujourd'hui je n'écris que pour moi, uniquement pour avoir fait quelque chose pour moi, seulement pour écarter un peu de moi l'impression de votre lettre, sinon elle pèserait sur moi nuit et jour. Vous êtes très étrange Madame Milena, vous vivez là-bas à Vienne, vous devez supporter telle et telle chose et en passant vous avez encore le temps de vous étonner que d'autres, moi par exemple, n'aillent pas trop bien et que j'aie un peu plus mal dormi une nuit que la précédente. Mes trois amies d'ici (trois sœurs, la plus âgée a 5 ans) ont eu une façon de voir plus raisonnable, elles voulaient en toute occasion, que l'on soit ou non au bord de la rivière, me jeter à l'eau et pas du tout parce que je leur aurais fait quelque chose de méchant, pas du tout. Quand des adultes menacent ainsi des enfants, ce n'est bien sûr que par plaisanterie et par affection et cela signifie : disons pour une fois maintenant, en guise d'amusement, la chose la plus impossible de toutes. Mais les enfants sont sérieux et ne connaissent aucune impossibilité, l'échec, dix fois répété, de vous balancer à l'eau, ne parviendra pas à les convaincre que cela ne réussira pas la fois suivante, ils ne savent même pas que les dix tentatives précédentes ont échoué. Inquiétants enfants, quand on remplit leurs mots et leurs idées avec le savoir

des adultes. Quand cette petite de quatre ans, qui ne semble être là que pour vous embrasser et se serrer contre vous, forte comme un petit ours, avec encore un peu du ventre du nourrisson d'autrefois, se précipite sur vous, aidée à gauche et à droite par ses deux sœurs, et que vous n'avez plus derrière vous que la rampe, l'aimable père et la mère, douce, belle et grosse (derrière le landau de son quatrième) vous souriant de loin et ne voulant pas vous aider, alors c'en est presque fini et il est à peu près impossible de décrire comment on a quand même été sauvé. Des enfants raisonnables ou mûs par la prémonition voulaient me jeter à l'eau sans raison particulière, peut-être parce qu'ils me considéraient comme inutile et pourtant ils ne connaissaient même pas vos lettres et mes réponses.

Le « bien intentionné » de la dernière lettre ne doit pas vous effrayer. C'était un moment, un moment ici pas du tout unique, d'insomnie totale, j'avais rédigé l'histoire⁸, cette histoire à laquelle j'avais souvent pensé par rapport à vous, mais lorsque j'en eus fini avec elle la tension entre la tempe droite et la tempe gauche ne me permettait plus de savoir pourquoi je l'avais racontée, de plus la foule indistincte des choses que j'aurais voulu vous dire dehors sur le balcon dans la chaise longue se pressait et ainsi il ne me restait plus qu'à me rabattre sur le sentiment essentiel, même maintenant je ne peux guère faire autrement.

Vous avez tout ce qui a été publié de moi, à part le dernier livre *Le Médecin de campagne*, un recueil de courts récits, que Wolff va vous envoyer, en tout cas je lui ai écrit la semaine dernière pour le lui demander. Il n'y a rien à l'impression, je ne sais d'ailleurs pas ce qu'il pourrait y avoir. Tout ce que vous pourrez faire des livres et des traductions sera bien, dommage qu'ils ne me soient pas plus précieux, afin que la remise en vos mains puisse exprimer vraiment la confiance que j'ai en vous. En revanche je me réjouis de pouvoir faire un petit sacrifice en intégrant les quelques remarques que vous

souhaitez sur « Le chauffeur », ce sera un avant-goût de ce châtiment infernal qui consiste en ce que l'on doit passer encore une fois en revue sa vie avec le regard de la connaissance, et qu'alors le pire n'est pas la vision des infamies évidentes mais précisément celle de ces actes que l'on avait considérés à l'époque comme bons.

Malgré tout l'écriture me fait du bien, je suis plus calme qu'il y a deux heures avec votre lettre dans la chaise longue. J'étais couché là, à un pas de moi un scarabée était tombé sur le dos et était désespéré, il ne pouvait se relever, j'aurais aimé l'aider, c'était si facile de l'aider, on pouvait le faire en un pas avec une petite poussée, mais votre lettre me l'a fait oublier, je ne pouvais pas me lever, enfin un lézard me fit à nouveau prendre conscience de la vie autour de moi, son chemin le menait droit au scarabée, qui était déjà tout inerte, ce n'était donc pas un accident, me suis-je dit, mais un combat à mort, le rare spectacle de la mort naturelle des animaux; mais quand le lézard glissa en passant au-dessus de lui il le remit d'aplomb, le scarabée resta encore un instant totalement inerte, puis il escalada le mur de la maison comme si rien ne s'était passé. Cela m'a sans doute redonné un peu de courage, je me suis levé, j'ai bu du lait et je vous ai écrit.

Votre
FranzK

Voici les remarques⁹ : Colonne 1 ligne 2 pauvres a aussi un second sens : dignes de pitié, mais sans insistance sentimentale particulière, une compassion obtuse de Karl envers ses parents, peut-être ubozí

I 9 « airs libres » est un peu trop élevé, mais il n'y a pas d'autre solution

I 17 z dobré nálady a poněvadž byl silný chlapec¹⁰ à barrer en entier

Non je préfère envoyer la lettre, je vous envoie demain les remarques, elles seront d'ailleurs peu nombreuses, aucune pendant des pages entières, la vérité comme évidente de la traduction m'étonne toujours quand je repousse loin de moi l'évidence, à peine une méprise, cela ne serait vraiment pas grand-chose, mais toujours une compréhension puissante et décidée. Mais je ne sais pas si des Tchèques ne vont pas vous reprocher la fidélité, qui est ce que j'aime le plus dans votre traduction (pas seulement pour l'histoire mais pour moi-même); ma sensibilité à la langue tchèque, car j'en ai aussi une, est comblée, mais elle est franchement de parti pris. En tout cas si quelqu'un devait vous le reprocher, essayez de compenser l'offense par ma gratitude.

Merano, vers le 20 mai 1920, jeudi

Non retrouvée.

Merano, probablement les 25 et 29 mai 1920, mardi et samedi

Chère Madame Milena, la journée est si courte, elle s'est passée en votre compagnie et sinon avec seulement quelques autres petites choses et la voilà finie. Il ne reste qu'à peine une petite parcelle de temps pour écrire à la vraie Milena, car la Milena encore plus vraie était là toute la journée, dans la chambre, sur le balcon, dans les nuages.

D'où vient la fraîcheur, la bonne humeur, l'insouciance, dans votre dernière lettre? Y a-t-il quelque chose de changé? À moins

« Et je ne vois plus que du feu ¹ »

par Léa Veinstein

Il existe un procédé appelé « encre invisible », qui consiste à utiliser une substance permettant d'écrire ou de tracer des signes invisibles à l'œil nu, rendus ultérieurement déchiffrables par certains moyens d'action ou ingrédients chimiques. Ce procédé de « stéganographie² » est avéré dans l'espionnage, mais il fut aussi utilisé pour fabriquer des faux billets ou lutter contre la censure. On l'emploie encore aujourd'hui dans certains jeux d'enfants (comme pour une carte au trésor).

Apparues au XVI^e siècle dans ce qu'on appelle « la littérature des secrets », les encres invisibles ont connu une histoire glorieuse jusqu'au XX^e siècle, avec la guerre froide pour acmé. Plusieurs méthodes sont possibles pour révéler ce qui a été tracé en étant caché ; la plus utilisée à ce jour est sans doute l'écriture au jus de citron — vous trempez un bâtonnet dans le jus d'un citron, vous écrivez avec sur un papier assez épais, que vous chauffez ensuite à l'aide d'un briquet : le message se révélera en roussissant, le jus acide brûlant plus rapidement que le papier.

Si nous sommes apparemment loin de la littérature des secrets, il me semble que nous pouvons aujourd'hui lire les lettres à Milena comme s'il s'agissait de signes tracés dans du jus de citron : il faut

nous armer d'une source de chaleur pour déchiffrer ce qui manque au texte.

L'invisible à l'œil nu, ici, est la voix de la destinataire : Milena Jesenská.

Trois ans à peine séparent la première lettre, écrite après leur brève rencontre dans un café de Prague, et la dernière lettre envoyée par Kafka quelques mois avant de mourir. Pourtant, le nombre de feuillets échangés est si impressionnant que les spécialistes les qualifient de « trafic épistolaire ». Nous avons ici entre les mains un volume dont le poids même en donne un aperçu. Et encore, il faut mesurer que nous ne lisons que la moitié du trafic : celle écrite par Franz Kafka. Comment l'expliquer ? Pourquoi lit-on des *lettres*, en lieu et place d'une *correspondance* ? En retraçant l'histoire complexe des manuscrits de Kafka, nous pouvons avancer trois hypothèses : selon la première, les lettres de Milena auraient été détruites par Milena elle-même. Cela est peu probable, si l'on en croit la propension qu'elle a eue à conserver méticuleusement les manuscrits que Kafka lui avait confiés. Milena a longtemps gardé ces lettres précieusement, Max Brod en a d'ailleurs attesté. Deuxième hypothèse : les lettres auraient été détruites par Kafka à la fin de sa vie. Mais étant donné la force que retrouva leur relation au moment de la mort de Kafka (leur correspondance, qui s'était interrompue après leur rupture, avait repris, elle était venue le voir sur son lit de mort, il lui avait confié des textes...), aucun spécialiste ne crédite cette possibilité. La dernière hypothèse est à la fois plus plausible et plus romanesque : les lettres auraient été saisies par la Gestapo autour de 1940. Si elles se trouvaient dans l'appartement pragois de Milena, cela est tout à fait possible : nous savons qu'une partie de ses biens fut saisie par la Gestapo au moment de son arrestation. Si c'est Franz qui les avait conservées, elles se retrouvèrent sans doute